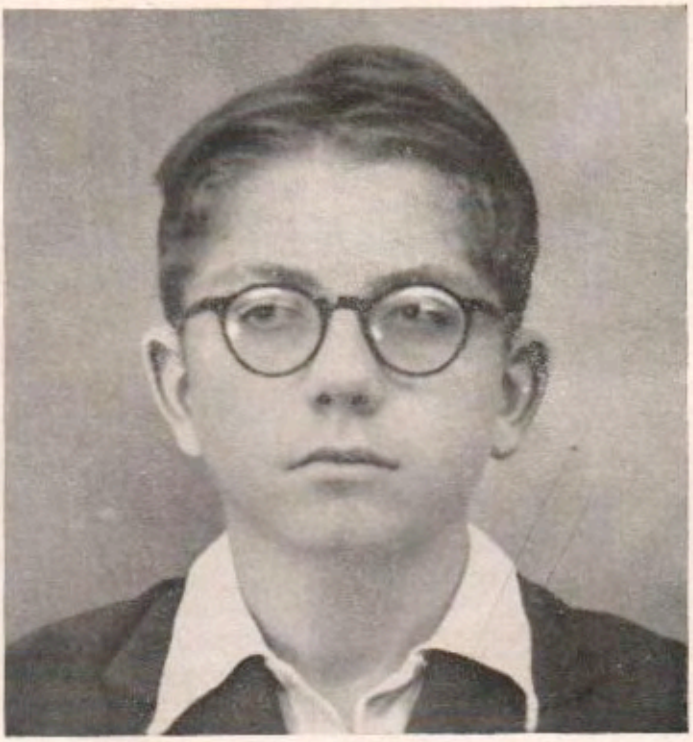
JEAN-PIERRE MULOTTE

PUBLIÉ POUR LE
FRONT NATIONAL UNIVERSITAIRE
PAR LES
ÉDITIONS DE MINUIT

JEAN-PIERRE

MULOTTE



JEAN-PIERRE MULOTTE

JEAN-PIERRE MULOTTE

PUBLIÉ POUR LE
FRONT NATIONAL UNIVERSITAIRE
PAR LES
ÉDITIONS DE MINUIT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE
PLAQUETTE DEUX CENTS
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS
DE 1 A 200.

EXEMPLAIRE N° 42

à Jean-Pierre Mabotte

à Fougeron
28-X-44

JEAN-PIERRE MULOTTE

1926 - 1944

Né le 9 Septembre 1926 à Paris. Entré au lycée Janson-de-Sailly, en 1936, il y obtient en cinquième le Prix d'Excellence. Il est surtout — ses maîtres et tous ceux qui l'ont connu peuvent en témoigner — un artiste exceptionnellement doué ; fort à la fois d'une imagination débordante et d'un goût très sûr, il s'avérait l'un des plus brillants parmi les peintres de sa génération. Conscient de sa valeur, il comprend néanmoins qu'elle ne lui permet pas de se tenir en dehors de la lutte contre l'envahisseur et, dès Avril 44, il se met au service de la Résistance dans ce corps d'élite que constituent les Francs-Tireurs et Partisans. Manifestations de masse (notamment celle du 5 Juillet à Belleville), distribution de tracts, récupération de

matériel, il ne manque pas une occasion de se rendre utile. Enfin, le 27 Juillet, une circulaire enjoint à tous les groupes de F. T. P. de tuer un membre de l'armée allemande pour venger le crime d'Oradour; il part aussitôt avec un camarade se poster au coin d'une rue à Neuilly; l'attentat réussit, mais J.-P. Mulotte est rattrapé par une voiture allemande, et remis aux mains de la Gestapo qui le met au secret; devant son mutisme impassible, ses bourreaux renoncent à le faire parler et le ramènent trois jours après sur le lieu de l'attentat où ils l'abattent à bout portant. On retrouva son corps sur le trottoir...

Le 27 Juillet 1944, le Comité militaire des Francs-Tireurs et Partisans donnait ordre à chaque équipe de F.T.P. d'abattre un boche dans les rues de Paris, en représailles des atrocités d'Oradour-sur-Glane.

Ce même jour, à midi, Jean-Pierre Mulotte, accompagné d'un camarade, se mettait à l'œuvre. Après avoir fait le guet pendant plusieurs heures, ils abattaient enfin, vers trois heures et demie de l'après-midi, un officier boche, à l'angle de la rue Perronet et de la rue du château, à Neuilly.

Au bruit de la détonation, plusieurs Allemands, sortis d'une maison occupée par eux, que nos camarades n'avaient

malheureusement pas remarquée, font irruption dans la rue, revolver au poing.

M..., après une fuite épique sur les toits et par les gouttières parvient à se sauver. Peut-être Jean-Pierre aurait-il réussi à s'enfuir aussi, mais un camion allemand, débouchant par hasard d'une rue adjacente, le bloque au moment même où il allait s'échapper.

Appréhendé, il conserva une attitude digne et fière, narguant presque ses gardiens.

Le 30, trois jours plus tard, à six heures du matin, les boches le faisaient descendre brutalement de voiture et l'assassinaient à bout portant, en laissant son corps, par terre, sur le trottoir, dans Neuilly.

Jean-Pierre MULOTTE appartenait à une famille bourgeoise, aisée ; il avait toutes les facilités pour vivre bien, et l'on peut dire que, matériellement, la guerre ne l'avait pas touché.

Au début de 1944, il entre en contact, au cours de son année de philosophie à Janson, avec des camarades dont il sait vaguement qu'ils font partie de la Résistance.

Janvier 1944... En effet, des groupes se forment à Janson. Autour d'un noyau de deux, trois, puis une dizaine, viennent se

grouper toutes les bonnes volontés, tous ceux qui en ont assez de rester passifs.

Cela se traduit par des prises de paroles, des lancers de tracts à la volée dans les classes. Stupeur des élèves de Janson d'entrer dans leur classe inondée de tracts!

Tout cela n'est pas sans émouvoir Jean-Pierre. Les mots d'ordre lancés le touchent profondément et l'encouragent à participer à la lutte.

Parallèlement, il étudie plusieurs doctrines philosophiques, et, entre toutes, il choisit le Marxisme. Il lit avec passion Marx, Lenine, Staline et bientôt se sent devenir communiste.

Mais, être communiste, cela ne signifie pas pour lui s'abreuver de théories marxistes; non, il agit, et tout d'abord il entre effectivement dans la Résistance.

Je me souviendrai toujours de ce matin, où, Boulevard Émile-Augier, il me demande, en revenant du lycée, d'entrer dans notre groupe, et où je lui fis, alors, le petit sermon d'usage, sur la discrétion à observer.

Au début, il fait un travail de propagande et bientôt nous amène plusieurs de ses camarades.

Il est toujours, d'ailleurs, le premier à faire des transports de tracts par gros paquets et des transports d'armes. Se faufilant

entre les cordons d'agents du métro, avec quelle joie nous disait-il : « Encore une fois roulés ! » en se frottant les mains.

Mais, petit à petit, le mouvement prend de l'ampleur, l'action commence. C'est alors qu'il prend part aux manifestations et aux lancers de tracts dans la rue, de Mai-Juillet 1944. Il n'en rate pas un.

Je me rappelle, comme d'aujourd'hui, cette scène qu'il nous fit un jour où nous étions allés récupérer sans lui des tickets pour le Maquis dans une Mairie de banlieue.

Je me souviens aussi de ces soirs où il faisait le guet aux Cinémas de la rue de Passy pour voir si un Milicien de la Caserne d'Auteuil, sur lequel nous aurions pu faire, à la sortie, une fructueuse récupération, ne s'y aventurait pas.

Nous nous rencontrions à un coin de rue ; il arrivait d'un air désappointé : « Rien au « Royal » et au « Petit Passy », demain je guetterai au « Ranelagh ».

Aussi exigea-t-il de partir, en plein jour, le 27 Juillet, malgré son manque de résistance physique, malgré son impréparation !

Ce qui doit demeurer, c'est la valeur exemplaire de son acte ! L'artiste, pensait Jean-Pierre, devait en finir avec la « tour d'ivoire » dans laquelle il s'était, jusque là, égoïstement retranché. Il lui fallait mettre

en application pratique les doctrines qu'il professait.

Pour Jean-Pierre, pensée et action faisaient un. Et lorsqu'il y avait un coup dur à exécuter, il n'y avait pas de raison pour que lui, intellectuel et artiste, n'y participât aux côtés d'ouvriers ou de paysans.

Agir ainsi, c'était le rapprocher de cette masse à laquelle il se sentait indissolublement lié.

Il ne pouvait séparer la vie artistique de la vie sociale, et, dans l'une comme dans l'autre, il était à l'Avant-Garde. C'est pourquoi il lui fallait combattre avec ses frères, dont il connaîtrait mieux la vie, les souffrances, pour les exprimer ensuite.

Descendre dans la bagarre, c'était chercher une vie saine et pure, élargir la signification de l'artiste dans la société et lui donner sa pleine valeur.

Que cet exemple soit toujours présent à la mémoire des jeunes, et plus spécialement des jeunes artistes qui auraient tendance à se renfermer en eux-mêmes, s'isolant de la masse, sans laquelle ils ne pourraient et ne seraient rien !

J. P.

Toute dans
l'Alabama

SIMPLE RÉCIT

Perdre
Mais perdre vraiment
Pour laisser place à la trouvaille
Perdre
La vie pour trouver la Victoire.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

LES parents ne savaient rien. Malgré les tracts qui traînaient parfois dans sa chambre, malgré les randonnées lointaines et les rentrées tard dans la nuit, juste avant le couvre-feu, — malgré la violence et l'ardeur avec laquelle il prononçait des mots rouges — malgré la cohésion de ses fois nouvelles, les parents de Jean-Pierre ne soupçonnaient pas l'activité militante de leur fils, si calme auparavant, artiste un peu sauvage, et profondément chrétien. Ils ne voyaient dans ses paroles que le reflet d'une attitude intellectuelle, un vague élan de jeunesse sans conséquence.

Mais Jean-Pierre n'acceptait plus la vie, la mort à petit feu entre sa fenêtre et son lit.

Ses malheureux parents le comprendront enfin dans un éclair pathétique, lorsqu'ils verront trois brutes en uniforme vert débarquer chez eux un soir et bouleverser sa chambre en y cherchant des armes ; ils auront beau tenter de leur faire entendre qu'il y a sûrement erreur, que leur fils n'est qu'un jeune peintre, qu'ils ne trouveront que des pinceaux, l'un des nazis leur coupera la parole brusquement, furieusement, haineusement, et leur dira : « Il a tué l'un des nôtres. »

*
* *

Quelques souvenirs d'enfance, épars, qu'il aimait à rappeler : combats de boxe passionnés dans les cours du lycée, avec un petit juif intelligent et laid ; matches de foot au Bois avec des gars crasseux dont il aimait la verdeur et le débraillé ; vacances chaque été en Bretagne, air salé, terre ingrate, habitants humbles et têtus, petites églises découpées qu'il dessine consciencieusement. Il aime les soldats de plomb, les locomotives l'impressionnent, mais le cheval, qu'il soit de course ou de trait, restera longtemps son idole, et son modèle favori ; jusqu'à ses derniers mois, il feuillettera avec attendrissement les albums si bien arrangés qu'il leur a consacrés jadis. Il obtient aussi le Prix d'Excellence,

mais son aversion pour l'enseignement secondaire, artificiel et cérébral, deviendra plus tard si grande qu'il se gardera bien de s'en enorgueillir.

Il s'engageait ainsi sur un chemin tranquille, dont personne, pas même lui, n'eût pensé qu'il s'écarterait si vite, et pour toujours.

A droite, comme son milieu, pour avoir une opinion, mais sans conviction. La guerre est surtout pour lui l'occasion de passer un hiver presque de rêve au bord de cet océan dont il vénère les vagues et les furies. Juste quelques moments d'angoisse, en juin 40, pour le père mobilisé. Retour à Paris après l'armistice, et chacun cherche un équilibre ; Jean-Pierre s'accommode à peu près des premières restrictions, des premiers nazis. Gaulliste comme son père, il ne s'intéresse à la chose publique, à quinze ans, ni plus ni moins que ses camarades — c'est-à-dire très superficiellement ; il aime cependant discuter, surtout avec ceux qui pensent comme lui — si l'on peut appeler pensée le calque un peu flou de l'opinion familiale.

*
* *

Ses amis sont rares et divers. Il ne les choisit pas, mais accepte de bon cœur ceux

que sa fougue attire, sans rechercher ni les anarchistes, ni les esprits forts.

En classe, il est avec eux secoué de violents fou-rires, qu'il ne prend pas assez au sérieux ; car ce qui est chez les autres simple diversion ou désir de chahut, est chez lui véritable détente, comme d'un bouchon qui saute — résultat de fermentations internes dont il n'a pas conscience. On le trouve plaisant sur ses jolies petites jambes; sa silhouette est sympathique, mais son visage se fait bougon ; on l'appelle pot-à-tabac, on le met parfois en boîte, sans méchanceté, mais avec maladresse ; et divers drames s'ébauchent dans sa grosse tête encore naïve.

Il commence à s'isoler entre la peinture et les livres. Cette reclusion involontaire et volontaire, cette reclusion qu'il croyait vouloir, qu'il croyait aimer, et que sincère avec lui-même, il aurait reconnu n'aimer ni ne vouloir, — cette reclusion précipite une effervescence exceptionnelle, bouillonnant avec une violence croissante comme au creux d'un calice qui de plus en plus se refermera sur elle et la coupera de tout échange avec l'extérieur, et l'amène à découvrir le rêve, la richesse de l'âme humaine et l'amour de ses semblables qu'il ne voit plus : cette reclusion fera de lui un héros de la révolte et de la liberté.

Lui-même, ni ses proches, ne sentent son âme ainsi rongée. On ne voit que ce qu'il montre : tranquille assurance, lucide volonté d'étude jusqu'à savoir tout ce que l'on peut savoir de la chimie des couleurs, de l'emploi des outils, de la résolution des problèmes plastiques par le rythme et par la forme. Sans impatience mais sans angoisse, il envisage la dure carrière de l'artiste ; il y voit même les avantages d'une stimulation constante et d'une humilité féconde. Dès sa quinzième année, il refuse les facilités que lui offrent ses dons ; il attend tout de l'apprentissage qu'il prévoit long et semé de misères. Petit mais solide, bourru mais courageux, Jean-Pierre est pour tous un garçon d'avenir ; il semble aller son bonhomme de chemin loin des illusions de la jeunesse, et vivre à feu doux, régulier, accumulant des provisions d'études et d'esquisses.

Là-dessous, la trace, ou plutôt le germe, non encore différencié, de son inquiétude inconsciente, ne saurait être aperçu. Car, développant à son insu le mal en le cachant, Jean-Pierre ne se livre pas, ne s'ouvre ni à lui-même, ni à sa famille, ni à ses camarades ; il s'ignore ; il ne compose et n'exprime que des idées sans lien, des sensations superflues, et manque toujours l'essentiel — ce qui est grave lorsque l'essentiel, dense, lourd,

secret, étouffe au centre de l'être, et s'y corrompt. Jusqu'à Noël 1943, sa peinture, sa pensée, son attitude, sont fausses.

* * *

Le latin, le grec, les sciences, dont on s'ingénie à ne lui montrer que l'aride, le rebutent et l'ennuient. La politique lui apparaît vague et crasseuse. Dès lors, en 1942, en 1943, il consacre, non, comme chez la plupart, les loisirs, le trop plein d'énergie, mais bien le meilleur de son effort et de son temps à sa peinture et à sa foi. Les deux d'ailleurs iront de pair.

Il traverse sans encombre une période impressionniste. Petites vues de la campagne et de Paris, ténues, flottantes, parfois discrètement musicales, avec un sens déjà sûr de la mise en page et de l'équilibre. Il amasse les croquis, compose quelques natures mortes, détaille avec amour les animaux de la ferme, et goûte les misères et les joies de la peinture en plein air. Période sans passion profonde, et la figure humaine y est parfaitement méprisée. Période où la foi reçue est admise sans qu'il essaie de la critiquer ou d'en faire peser les principes sur son activité. Mais derrière ces impressions rapides et floues, derrière cette foi de charbonnier, un

noyau faible encore de réalités inconscientes s'agglomère et se prépare comme au fond d'une cave sombre et sûre, à brûler la façade que l'on croyait solide.

Son évolution s'affirme d'une logique rare — son évolution extérieure, bien entendu. Après Monet vient Cézanne, après le culte de l'eau, le culte du roc — tandis que sa foi protestante se confirme, se précise. D'ailleurs, en Cézanne le bougon, l'isolé, l'incompris — Cézanne le constructeur toujours en repentir — Jean-Pierre a trouvé la plus étroite, la plus austère des tutelles, qui lui donne de lui-même une image de plus en plus nette et de plus en plus fausse, et l'entraîne vers une impasse. Il se plaît à proclamer avec plus d'humeur que d'humour, qu'il veut faire, qu'il faut faire de la peinture « rasoir », de la peinture dite sérieuse d'où la fantaisie soit bannie, et qui fasse réfléchir ou bâiller ; il s'emballe pour le groupe qui s'intitule hardiment « Forces Nouvelles », en réalité nouvel académisme qui remplace Homère et les Amours par la mandoline et la cigarette. Son idéal serait : faire difficilement de l'art difficile. Et il dirige sa première révolte contre l'aisance d'un Matisse ou d'un Dufy, ou les clowneries d'un Picasso, qui sera pourtant sa dernière idole. Il peint la cour austère qu'il voit de sa chambre, et des

églises bien carrées ; il procède par plans et par tons simples ; et s'il tente un portrait, il en esquive encore le visage.

La mystique ne demeure pas en arrière, et devient, sans doute, trop profonde et lucide, trop intense pour cet âge ; mystique impérieuse, hautaine qui le consume sans fumée, et le prépare à bâtir des temples grands comme la Bible, dont il commence à faire une exégèse ardente — le prépare à mourir pour le Christ sur un geste de son pasteur ; il a d'ailleurs rédigé pour celui-ci une profession de foi exceptionnellement précoce, qui le pose comme un fidèle définitif.

*
* *

Noël 1943 : impérieuse, irrésistible, mais lente, depuis longtemps préparée dans les profondeurs se fait jour une mue nouvelle — la plus complète — la dernière. Jean-Pierre se dégage des préjugés dont l'atmosphère familiale, religieuse et scolaire l'a tant encombré ; en six mois, il abandonne tout ce qu'on lui a donné sans le consulter, ces idées, ces phrases, ces passions toutes faites qui tuent l'être dès ses débuts dans le monde, et chargent d'humus son cadavre étouffé. De cette première mort, Jean-Pierre sort vainqueur ; il chasse le linceul, et se découvre enfin.

La part du hasard fut petite : un soir de décembre, je lui montre une revue surréaliste, sans arrière-pensée ; il ne dit rien, mais me demande de la lui laisser quelques jours ; là-dessus, je pars en vacances ; à mon retour, étonné jusqu'à la moëlle, je le vois animé par une joie fougueuse, et presque irritante en cette soirée d'hiver et d'occupation : il a surpris en lui, capté des forces révolutionnaires violentes, qu'il croit encore mêlées de désir et d'espoir, et qu'il reconnaîtra bientôt, sans d'ailleurs les renier, basées surtout sur la colère, sur le refus ; et sans attendre, il adopte pleinement les principes du surréalisme. Je n'aperçus pas tout de suite, lui non plus sans doute, quelle étape immense, dramatique, essentielle, il venait de franchir, et que sa pensée artistique n'était pas seule en cause.

Dès lors, les découvertes s'enchaînent et se complètent : la classe de philosophie lui révèle les richesses de la psychanalyse et du matérialisme dialectique ; il se documente sur l'une et sur l'autre ; il s'étudie passionnément, et dévore les récits des réalisations soviétiques. Il atteint d'emblée une cohésion parfaite : il prétend, par l'intermédiaire de l'Art, mettre au service des progrès sociaux les ressources inexploitées de l'énergie inconsciente. Il voit dans le surréalisme le seul

courant d'air à même de ranimer le feu qui dort au fond de chacun — ouvrier, intellectuel ou gars de la campagne — sous la cendre des idées reçues, des préjugés, des mille mesquines habitudes de la vie quotidienne.

°
° °

Jean-Pierre s'attache désormais à la ville plus qu'à la ferme, et dessine plus de foules que d'horizons. Il passe des après-midi, perché sur son balcon, à contempler le flot intermittent de bonnes d'enfants, d'amoureux et de cuisinières, qui se frôlent, se bousculent, s'embrassent, entre la sortie du métro et la boulangerie. Et malgré son grand effort d'amour, bien qu'il essaie de se persuader du contraire, il ne peut ne pas sentir cette populace unie à son insu par une médiocrité standard, par une lâcheté collective, par l'abandon au conformisme facile aux dépens de l'initiative et de l'invention. C'est de moins en moins l'espoir, de plus en plus la colère qui lui dicte sa révolte. S'il délaisse la nature morte pour le visage humain, il ne trace de celui-ci qu'une apparence pathétique. Et tout semble à refaire. La peur le mine, horrible entre toutes, de perdre cette lucidité sur le sens de la vie et sur son propre caractère, qu'il possède enfin, mais trop aiguë pour l'apaiser.

Des contradictions apparaissent déjà. Sa passion pour le jazz en caractérise une. Il passe des heures à taper en cadence sur ses toiles, avec ses pinceaux ; à la campagne, c'est la terre même qu'accroupi il frappe de ses mains : on le dirait dans ces moments noyé dans une extase primitive, obscure et désespérée. Il ne parviendra jamais à concilier ces attraits magnétiques opposés de son âme vers la magie, la naïveté, le dénûment des sauvages, et vers les derniers progrès de la technique et de la société, la puissance de la machine, la richesse de l'épopée soviétique. C'est pourtant simple : dégoûté de cette société occidentale dont l'emblème serait la pantoufle ou le parapluie, il accueille, de toute son âme, de tout son corps, des extrêmes du monde et de l'histoire, les rythmes pathétiques du tam-tam et du marteau-pilon.

* * *

L'obsession du rythme, l'analyse de ses rêves, le dégoût du présent le replongent dans l'isolement. Son imagination lui secrète une coquille dans laquelle il se tourne et se retourne avec complaisance. Il va jusqu'à faire de son art une abstraction physiologique et ne dessine plus que par explosions successives de sa main crispée.

Mais à nouveau Jean-Pierre brise les chaînes, et sort de lui-même, pour toujours maintenant. A Pâques, il passe trois jours à la campagne ; ses livres de chevet sont encore la *Bible*, et déjà la *Condition Humaine*, mais il ne lit pas, ni d'ailleurs ne dessine ou travaille. Il réfléchit, il s'interroge, inquiet ; il sait que sa vie se décide ; il ne veut pas qu'elle se décide sans lui. Il se replie sur lui-même jusqu'à presque étouffer, mais cette fois, c'est pour mieux sauter ; il prépare, dans un calme accablant, son dernier bond, dont il n'ignore pas un instant qu'il peut le mener à la mort.

Dès son retour à Paris, il se met en rapport avec le groupe de la « Main à Plume » qui y entretient la flamme du surréalisme en l'absence des grands émigrés d'Amérique. Il y amène une ardeur sans fard — son imagination exaltée, exaltante — un érotisme violent qu'il cultive, qu'il hypertrophie, par mépris de l' « attente » bourgeoise et par réaction contre un sentimentalisme qui apparaît dans ses rêves, mais qu'il refuse comme romantique et féminin. A part quelques nus consciencieux, le meilleur de son zèle artistique se traduit en œuvres folles et claires, où il dévoile son inconscient avec un instinct de sincérité, une absence de pudeur qui marquent cette honnêteté intellectuelle

qu'il n'a jamais reniée, et sa révolte encore angoissée. Il applique toutes les techniques non-conformistes : collages, frottages, décalcomanies ; et progressant vers l'humain, il passe de l'abstraction pure à la psychanalyse ; il note ses rêves toujours si riches d'images et de signes, et lors d'extases actives où l'inconscient s'échauffe, et, rouge, brille au grand jour, il s'exprime par des poèmes, des récits, des peintures brûlantes. Sa chambre, encombrée et petite, capharnaüm cohérent, s'emplit d'objets bizarres et suggestifs.

Nul ne peut dire en quelle esthétique, après la guerre, il se serait aventuré ; s'il aurait renouvelé le surréalisme par des techniques inédites, ou s'il serait voué à un art plus ferme et plus sensible, sous l'influence d'un Fougeron.

Il avait la certitude, en tous cas, qu'aucune gloire ne lui serait refusée, et qu'il n'y aurait guère, dans sa génération, de plus vif créateur de formes et de rythmes.

* * *

Mais un drame l'attend, rapide et précis, trop prévu.

Lorsqu'en Avril il se retournait en tous sens pour chercher la voie la plus digne, il ne

qu'il n'a jamais reniée, et sa révolte encore angoissée. Il applique toutes les techniques non-conformistes : collages, frottages, décalcomanies ; et progressant vers l'humain, il passe de l'abstraction pure à la psychanalyse ; il note ses rêves toujours si riches d'images et de signes, et lors d'extases actives où l'inconscient s'échauffe, et, rouge, brille au grand jour, il s'exprime par des poèmes, des récits, des peintures brûlantes. Sa chambre, encombrée et petite, capharnaüm cohérent, s'emplit d'objets bizarres et suggestifs.

Nul ne peut dire en quelle esthétique, après la guerre, il se serait aventuré ; s'il aurait renouvelé le surréalisme par des techniques inédites, ou s'il serait voué à un art plus ferme et plus sensible, sous l'influence d'un Fougeron.

Il avait la certitude, en tous cas, qu'aucune gloire ne lui serait refusée, et qu'il n'y aurait guère, dans sa génération, de plus vif créateur de formes et de rythmes.

*
* *

Mais un drame l'attend, rapide et précis, trop prévu.

Lorsqu'en Avril il se retournait en tous sens pour chercher la voie la plus digne, il ne

songeait pas qu'à son art. La même décision qui l'orienta vers le Surréalisme, l'orienta vers la Résistance, et dans sa forme la plus dangereuse.

Par quelles tortures dut passer sa conscience! Il ne veut plus frôler en amateur distingué les crimes de la Gestapo, les assassinats d'otages, les ruines et les misères que tout raconte autour de lui, et qui décimèrent déjà la Chine, l'Espagne, la Pologne. Il voit dans son lycée les reflets d'une classe aisée, inaccessible aux fureurs de l'époque, et que la peur parfois pousse aux compromissions, que la faim mène au marché noir; et il sait que dans ce même lycée, des camarades qu'on estime, les plus sérieux, les plus intelligents, vivent une lutte obscure, serrée, utile, dans les rangs du mouvement qu'on appelait déjà Parti des Fusillés.

Mais les cendres d'une foi si vive il y a quelques mois l'oppressent encore. Il a du mal à ne plus mépriser le monde, à ne plus haïr la haine, à brûler cette morale de catéchisme qui l'avait imprégné si profondément. Et pour comble, une voix mauvaise lui chuchote que risquer dans une bataille incertaine, dans un coup de main obscur, une valeur authentique, originale, serait une trahison.

Enfin sur les remords qui le traquent, sur

l'incertitude qui le harcèle, son ardeur l'emporte ; peut-être son adhésion au P. C. précéda-t-elle son abandon complet de la foi chrétienne ; en tous cas, elle précipita son évolution par les contacts qu'elle lui fit prendre, et les connaissances qu'elle lui livra. Bref, animé à la foi par la révolte contre une société sans noblesse, par l'appel de la liberté et la haine de l'envahisseur, il s'engage, comme ses camarades, dans le mouvement glorieux des Francs-Tireurs et Partisans Français. Dès lors, il ne jettera plus un regard en arrière, il n'aura pas un regret pour son confort et son repos ; c'est dans la rue qu'il vit sa vraie vie, tracts en sac, arme en poche. Par un pressentiment atroce, il rêve de Boche et de revolver ; mais il ne fait pas que rêver ; sa révolte intérieure se prolonge dans le combat.

* * *

Trois mois plus tard, il meurt pour venger le crime d'Oradour-sur-Glane. Ce sera pour les nazis l'occasion d'un nouveau crime, aussi cruel, et réalisé dans la même fureur inconsciente : un dimanche matin à six heures trente, sur le trottoir du boulevard Bineau à Neuilly, un sergent de ville découvre un cadavre sanglant accompagné d'une feuille

grossièrement rédigée : « C'est ici où j'ai assassiné un soldat allemand, pour cela j'ai été fusillé. » Le commissaire alerté aussitôt fait porter le corps — qui avait été dépouillé de tout signe d'identité — à l'hôpital, et, rapprochant cette affaire d'un attentat qui avait eu lieu trois jours auparavant, téléphone à la Feldgendarmerie ; un nazi bredouille une histoire de tentative d'évasion, et raccroche brusquement ; le commissaire convoque alors les parents du garçon arrêté à la suite de l'attentat en question ; ceux-ci reconnaissent pour leur fils, à travers la brume des larmes, ce visage émacié, mais calme dans la mort. On trouva sur le corps la trace de cinq balles de différents calibres, tirées toutes à très courte distance, dont chacune eût suffi à l'achever : l'une au front, l'autre dans la tempe, deux dans la poitrine, et la dernière dans le dos. Odieux assassinat, commis pour faire, par l'exemple, peur aux autres patriotes — que son souvenir soit lié à celui du village détruit, des habitants massacrés, de l'église incendiée pour la même cause ignoble !

Malgré une contusion au visage et un traumatisme au crâne, qui peuvent résulter du crime lui-même, il ne semble pas qu'il ait été torturé. Mais on ne saura jamais où ni comment il aura passé ces trois jours d'angoisse

entre la vie et la mort. A Monsieur Mulotte essayant, la veille de l'assassinat, de savoir ce qu'il en était de son fils, et qui expliquait la gravité exceptionnelle de son cas à la sentinelle de la rue des Saussaies, il fut répondu comme par un disque, avec d'abord une correction de commande, puis une brutalité croissante : « Mardi matin, neuf heures... Revenez mardi matin, neuf heures !... on ne reçoit que mardi matin, neuf heures !!... je vous dis de revenir mardi matin, neuf heures !!! » — routine ou sadisme ?

*
* *

Rien, aucune lettre, aucun message ne nous est parvenu de Jean-Pierre. Nous ignorons quelles tortures morales, les quatre murs, les barreaux, la certitude de mourir lui ont infligées. Nous ignorons par quels états d'esprit contradictoires ou cohérents il aura passé.

Il se peut que sa foi première l'ait repris au dernier moment, centrant toute son âme sur le rachat et le salut, la jetant dans la prière.

Il se peut que, dans une crise surréaliste, cette fin, chaotique, soudaine, presque absurde, lui soit apparue comme une image « de choc » exaltante.

Il se peut qu'il ait empli sa cellule de visions fantastiques, de mirages, de chimères, de toute cette magie dont il avait le secret, et qui lui aurait caché les murs désespérants et la mort si proche.

Ou qu'il se soit caché à lui-même par l'image d'une fille amoureuse, aimée, précise et floue, toute espoirs et souvenirs, lointaine et voisine comme la vie même, comme la liberté.

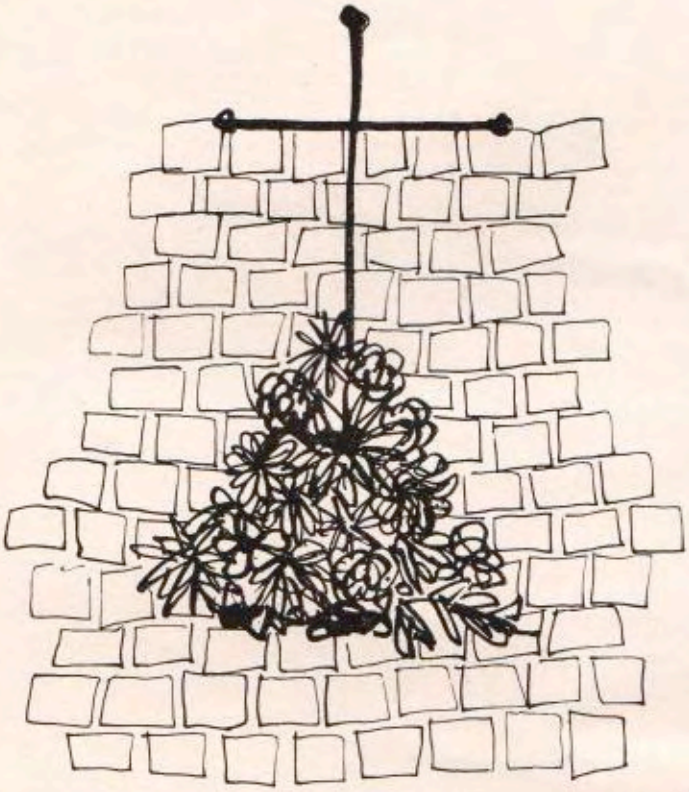
Je crois plutôt qu'il sut se dominer jusqu'à s'imposer un calme insolent, profond, désespéré. Des témoins qui l'ont vu cinq minutes après l'attentat, flanqué d'une double garde allemande, furent impressionnés par la tranquille pureté de son regard. Il vivait depuis plusieurs mois dans un violent état d'effervescence, de mouvement perpétuel — il découvrait à peine les joies brutales de l'amour — il cherchait encore l'assurance entre l'angoisse et la révolte, entre l'inquiétude et la liberté, entre l'art et la lutte — il se débattait dans un pathétique effort de libération totale par le déchaînement successif de ses rythmes les plus intimes — eh bien, je suppose qu'il vécut ses deux derniers jours, ses trois dernières nuits dans une solitude lucide, dans une confiance réfléchie, dans un équilibre enfin rétabli — et que durant ces deux jours et ces trois nuits, avec

une certitude accablante en pareil moment, il aperçut enfin clairement le vrai sens de la vie, et sa raison d'être dans le monde.

∴

Ce refus d'une vie sage, saine et facile, ce refus de la tour d'ivoire et de ses illusions, de la carrière mondaine et de son confort — ce choix sans fard du combat quotidien, difficile, secret, contre les tyrannies du fascisme et de l'or — cette course après une longue solitude, d'un peintre, d'un bourgeois, vers le peuple opprimé — et cette révolte interrompue, cette chute en plein passage de l'être artificiel que les préjugés, la culture et la foi avaient fait de lui, à cet être spontané, riche, original, qu'il découvrait avec passion — enfin cette mort en pleine mue — composant un mythe exemplaire. Que la mémoire de Jean-Pierre Mulotte, mort pour la liberté, demeure à jamais brûlante au cœur de tous les jeunes artistes, de tous les jeunes intellectuels, qui trop souvent ignorent l'action, ou la méprisent, ou la craignent! Que son élan serve d'exemple à tous ceux qui veulent transformer leur parole en acte, et leur désir en courage!

G. B.



afougerey
28.X.44